

**Lyonel  
Trouillot**

**Yanvalou  
pour Charlie**

---

roman

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Jeune avocat d'affaires dévoré d'ambition, Mathurin D. Saint-Fort a voulu oublier ses origines pour se tenir désormais du meilleur côté possible de l'existence. Jusqu'au jour où fait irruption dans sa vie Charlie, un adolescent en cavale après une tentative de braquage, qui vient demander son aide au nom des attachements à leur même village natal. Débusqué, contraint de renouer avec le dehors, avec la douleur du souvenir et la misère d'autrui, l'élégant Mathurin D. Saint-Fort embarque, malgré lui, pour une aventure solidaire qui lui fait re-traverser, en compagnie de Charlie et de quelques autres gamins affolés, les cercles de la pauvreté, de la délinquance, de la révolte ou de la haine envers tout ce que lui-même incarne.

Mathurin, Charlie, Nathanaël, Anne : quatre voix se relaient ici pour dire, chacune à son échelle, le tribut qu'il incombe un jour à chacun de payer au passé, qu'il s'agisse de tirer un trait sur lui afin de contourner l'obstacle, de l'assujettir à une idéologie – ou, plus rarement, et quoi qu'il en coûte, de demeurer fidèle au “yanvalou”, ce salut à la terre ancestrale, en retrouvant les liens qui fondent une communauté.

Voyage initiatique au cœur de la désespérance, *Yanvalou pour Charlie* est sans aucun doute le roman de l'abandon des hommes par les hommes, et le chant qui réaffirme la rédemption d'être ensemble – en Haïti comme ailleurs.

“DOMAINE FRANÇAIS”

LYONEL TROUILLOT

*L'œuvre de Lyonel Trouillot, qui vit à Port-au-Prince, est publiée en France par Actes Sud.*

DU MÊME AUTEUR

*DEPALE*, pwezi, en collaboration avec Richard Narcisse, éditions de l'Association des écrivains haïtiens, Port-au-Prince, 1979.

*LES FOUS DE SAINT-ANTOINE*, roman, éditions Deschamps, Port-au-Prince, 1989.

*LE LIVRE DE MARIE*, roman, éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1993.

*LA PETITE FILLE AU REGARD D'ÎLE*, poésie, éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1994.

*ZANJ NAN DLO*, pwezi, éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1994.

*LES DITS DU FOU DE L'ÎLE*, éditions de l'Île, 1997.

*RUE DES PAS-PERDUS*, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 517, 2002.

*THÉRÈSE EN MILLE MORCEAUX*, Actes Sud, 2000.

*LES ENFANTS DES HÉROS*, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 824, 2007.

*BICENTENAIRE*, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 731, 2006 ; Hatier, 2008.

*L'AMOUR AVANT QUE J'OUBLIE*, Actes Sud/Leméac, 2007.

*HAÏTI* (photographies de Jane Evelyn Atwood), Actes Sud, 2008.

*LETTRES DE LOIN EN LOIN. UNE CORRESPONDANCE HAÏTIENNE*, avec Sophie Boutaud de la Combe, Actes Sud, 2008.

*RA GAGANN*, pwezi, Atelier Jeudi soir, 2008.

*ÉLOGE DE LA CONTEMPLATION*, poésie, Riveneuve, 2009.

© ACTES SUD, 2011  
ISBN 978-2-330-00410-1

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2009  
pour la publication en langue française au Canada  
ISBN 978-2-7609-2931-9



LYONEL TROUILLOT

Yanvalou  
pour Charlie

roman

*ACTES SUD*



*à Sabine, Maïté, Manoa,  
Anne-Gaëlle, Laetitia, Fabienne, Clémence,  
à Enzo et Anna, partenaires d'enfance,  
à Georgia et mes amis de l'Atelier Jeudi soir*





*Les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles. A certaines heures pâles de la nuit,  
Près d'une machine à sous. Avec des problèmes d'homme, simplement  
Des problèmes de mélancolie.*

LÉO FERRÉ



## DIEUTOR

*Ti Zandò, Ti Zandò, fèy nan bwa rele  
mwen...*

*Ti Zandò, Ti Zandò, fèy nan bwa rele  
mwen...*

Chant populaire haïtien



Je viens d'un tout petit village. Cela fait partie des choses que j'avais oubliées. Pour un homme qui a gagné longtemps sa vie au jour le jour et qui grimpe tranquillement les barreaux de l'échelle sociale, le souvenir est un luxe, pas une nécessité. Ma collègue Francine, au cabinet nous l'appelons la sainte, se livre, elle, à ces jeux de mémoire qui prennent la tête jusqu'à la perdre. Elle remonte loin dans son passé et redescend dans le présent le visage plein de larmes. Elle est la seule de notre équipe qui se fatigue à ce genre d'exercice. Elle est très engagée sur le front de la plainte. C'est une jeune femme triste qui pleure sur hier. Tout le contraire d'Elisabeth, mon autre collègue. Je ne crois pas Elisabeth capable de pleurer. Au besoin, elle sait faire semblant et parvient à tromper tout le monde. Dans la vie comme au tribunal, Elisabeth prend l'attitude qui défend au mieux ses intérêts. C'est une grande comédienne qui simule tout, même la beauté. Elle passe pour jolie, contrairement à Francine qui est pourtant une vraie belle femme, et le serait plus encore si ne traînaient sur son visage, comme une sorte de faire-valoir, les souffrances de sa grand-mère maternelle, de sa mère, de ses tantes, de toute sa famille proche et éloignée, des clients qui n'ont aucune chance de gagner leur procès même lorsqu'ils sont dans leur

droit, des piétons renversés par les voitures de luxe... Francine est très sensible et se fait un devoir d'avoir mal à la place des autres. Son ambition est de diriger un jour une ONG. Les hommes la fuient, effrayés par la somme de malheurs qu'elle trimballe avec elle. Elisabeth a appris à jouer la beauté, comme elle a appris à jouer le désir pour obtenir ce qu'elle veut des hommes qui partagent son lit. Elisabeth, c'est un immense savoir-faire au service de ses intérêts. C'est pour cela que le chef l'apprécie tout en se méfiant d'elle. Le chef possède plusieurs maisons de résidence. Sa femme et lui ont choisi d'habiter la plus éloignée de la ville. Il est des pays où l'on construit des villes, des routes qui mènent vers les villes, et des banlieues. Ici, l'on construit des banlieues, et surtout pas de routes qui y mènent, jusqu'à ce que les banlieues, se prenant pour des villes, gonflent comme un ballon trop plein de monde, de mortier et d'ordures. Les premiers habitants quittent alors leur banlieue pour en construire une autre où personne, au moins pour quelque temps, ne viendra les déranger. Le chef et son épouse habitent loin de la vieille ville, dans les hauteurs, "plus près du ciel" comme dit la patronne. Ils louent les autres immeubles qu'ils possèdent à des étrangers. Ils vivent ainsi sur un sommet interdit aux piétons, et contraignent leurs connaissances à grimper jusqu'à eux. La patronne adore recevoir les gens qui lui ressemblent, et surtout qu'ils la complimentent sur l'éclatante beauté de son univers domestique. Sous l'avalanche des compliments, son sourire et son ton ne varient jamais, et comment ne pas applaudir à ses réponses, elles ont la candeur de gentilles phrases toutes faites qui attendaient depuis la veille l'occasion d'être prononcées : "Vos orchidées sont splendides." "Elles ont besoin de calme pour s'épanouir." "Quels beaux chiens !" "Ils

sont grands pour leur âge.” En matière de langage, elle est plutôt douée pour les banalités. Cela ne dérange pas le chef. Il ne la gronde des yeux que lorsqu’elle prétend jouer à l’historienne de l’art et mélange les styles, les époques et les genres ; ou lorsqu’elle met l’image de bourgeois libéraux et les intérêts du couple en danger en avouant à des inconnus sa grande peur des gens du peuple. Un jour elle est arrivée au cabinet au bord de la crise de nerfs. Elle venait exiger du chef qu’il obtienne des autorités la démolition d’une maisonnette en construction à mille mètres de leur résidence. “Ils ne vont quand même pas nous suivre jusque-là.” Elles et Ils. La patronne classe les gens et les choses en catégories opposables et définitives. Elle présume que tous font comme elle et elle utilise abondamment la troisième personne du pluriel sans perdre son temps à préciser à quel groupe (fleurs, chiens, humains, peintres, ouvriers du bâtiment, rats des villes ou rats des champs...) ce pluriel peut faire référence. “Elles, Ils...” Le chef obéit et cautionne. Dans sa vie domestique il ne prend pas d’initiative, et dans sa vie professionnelle, hormis un nom connu de tous et une habileté relative dans le domaine de la communication, on ne lui connaît pas de mérite personnel. Il a hérité du cabinet et s’est contenté de l’extraire du centre-ville envahi par les marchands, les piétons et les chiens errants, pour l’installer dans un immeuble climatisé d’une nouvelle zone résidentielle, au sommet d’une colline. C’est un pays de montagnes et l’idéal commun est de monter vers les sommets. Pris entre hier et aujourd’hui, et toujours en mal d’équilibre, le chef a jugé judicieux de commander à un artisan une réplique d’un meuble ancien, “le bureau aux cinquante tiroirs”, très recherché dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Son père, dit la

chronique, possédait un modèle de la série originale. Notre consultant, un vieux procédurier qui n’y voit plus et travaillait au cabinet du temps du père du chef, affirme qu’il s’agissait déjà d’un faux. Quand je suis entré au cabinet, le premier faux original avait depuis longtemps été jeté aux oubliettes avec un tas de vieux dossiers, et la copie placée en évidence dans la salle d’attente, sous la photo en noir et blanc du regretté père fondateur. Ce sont les premières choses que l’on voit en entrant dans la salle d’attente. Tout le reste fait neuf. Le décor est conçu pour nourrir l’impression d’un alliage efficace d’ancienneté et de modernité. Tous les riches n’ont pas le même âge, les mêmes goûts, il convient d’allier blason et clinquant, classique et moderne, un coup pour les vieux et un coup pour les jeunes. En contraste avec les meubles anciens : le “bureau aux cinquante tiroirs” et ce confrère octogénaire – une légende d’un autre temps qui ne vient que le vendredi et ne fréquente plus les dossiers –, les filles et moi faisons partie de la section modernité : “Ils sont jeunes mais brillants, j’ai toute confiance en eux”, clame le chef en notre présence. Si le client n’est pas convaincu, il s’enferme ensuite avec lui et murmure pour le rassurer : “Je supervise personnellement l’évolution de votre affaire. Mes jeunes sont fougueux, mais, hélas, ils sont jeunes. Et maître Martial, notre consultant, a la sagesse et l’expérience.” C’est un jeu de rôles comme un autre, une technique de vente qui apaise la clientèle, et ne blesse point notre orgueil. D’ici quelques années, ici ou ailleurs, nous serons appelés à faire pareil. Derrière la montagne, il y a d’autres montagnes, c’est ce que veut le proverbe, et tous les gens que je fréquente participent comme moi à cette culture de l’escalade. Qui rêve de plaine ? Même lorsqu’on en vient – je suis placé pour le savoir –, on préfère



se battre pour tout regarder d'en haut, surtout les autres. J'ai compris cela de longue date et je surveille la concurrence. Elisabeth progresse vite dans sa montée et change souvent d'appartement, en briguant chaque fois plus haut. J'ai fait moi aussi beaucoup de chemin. A mon rythme et à ma façon. Je ne perds pas de procès, ce qui commence à se savoir. Les gens respectent les gagnants, vaincre est un capital social. Les fausses confidences du chef aux clients ne gênent que Francine. Ce n'est pas son orgueil qui s'en trouve affecté. Nous sommes meilleurs que le chef, il le sait, nous le savons, mais nous savons également tous quatre que, dans l'exercice d'une profession donnée, il convient que le salarié soit meilleur que l'héritier qui l'emploie. Francine se trompe souvent sur les autres et sur elle-même, toujours de bonne foi, et elle croit jusqu'à la naïveté aux vertus de la vérité. Elle reproche au chef de ne pas dire la vérité. Le cabinet périlait et n'attirait plus les clients. Les rentes du chef suffisent à ses besoins et à ceux de sa femme, qui sont plus conséquents, mais il s'ennuyait de n'avoir rien à faire, et son rôle d'avocat-conseil d'une bonne quinzaine de compagnies, promotion due en grande partie au travail de ses employés, doit avoir fait doubler ses revenus. Nouveau local, nouvelle équipe. Outre le changement de décor, on peut dire, sans nous flatter, que le casting est excellent. Et si le chef n'est pas brillant plaideur il sait faire avec les clients une fois qu'ils entrent dans la maison. Ses mensonges sont un choix tactique. Tout ce qu'on demande à une tactique, c'est de mener à la victoire. Mensonge, vérité, Elisabeth ne connaît pas ces catégories. Ce pragmatisme me plaît assez. J'ai étudié les caractères de mes collègues, non par curiosité – les autres sont libres d'être eux-mêmes du moment qu'ils me laissent tranquille

– mais plutôt par nécessité. Quand le chef a commencé à apprécier mon travail, il m’a conseillé de prendre épouse en me vantant les avantages du mariage : le sexe à domicile, le support d’une vaillante complice qui, pour défendre ses intérêts, devra aussi défendre les vôtres, les charmes de la routine et une structure d’accueil pour calmer vos ardeurs entre deux aventures, et puis, dans le métier, les gens préfèrent confier la défense de leur patrimoine à un homme marié. J’ai eu un prof, au lycée, qui travaillait six jours sur sept et couchait avec ses élèves. En semaine il voyageait d’une école à l’autre. Le dimanche, il donnait des leçons particulières. Il enseignait les maths et la logique et, commentant sa vie sexuelle et son goût des adolescentes, il disait : C’est logique, je n’ai pas le temps d’aller chercher des femmes ailleurs. Comme lui, je travaille beaucoup et n’ai pas vraiment le temps de chercher ailleurs ni de développer des relations durables. Je reçois peu de femmes, et j’exige toujours qu’elles s’en aillent une fois qu’on a fini. Je reste alors sur le canapé avec un whisky et ma guitare, et j’oublie tout. Pour répondre au conseil du chef, je me suis demandé laquelle de mes collègues ferait une bonne épouse. C’est pour cela que j’ai étudié leurs traits, leur tour de taille et leurs tempéraments. J’ai récolté suffisamment d’informations pour pouvoir me prononcer sur leurs habitudes sexuelles. Francine baise rarement, toujours dans la douleur. Elle attend d’être tombée amoureuse d’un homme qui ne l’aime pas, de préférence un cadre supérieur bien assis dans l’humanitaire. Ils vont dîner une fois, deux fois. Réunis par la bonne conscience ils se trouvent des affinités et parlent de vivre ensemble. Puis l’homme se rappelle qu’il y a beaucoup de femmes qui travaillent dans l’humanitaire et ne refuseraient

pas son invitation à dîner. Il va chercher ailleurs et Francine se repent de s'être laissé bercer par les fausses promesses d'un dragueur sans frontières. Quand l'homme s'en va, Elisabeth et moi sommes bons pour les confidences. J'ai dîné une fois en tête-à-tête avec Francine. Il n'y eut pas de suite : elle m'a trouvé cynique et moi je cherche tout sauf les complications. Elisabeth, c'est autre chose. Son corps n'est pas la moindre de ses armes fatales. Elle n'a pas pour autant une vision poétique de l'attrait qu'elle exerce. Elle nous a donné à lire à Francine et à moi des vers d'assez bonne qualité qu'elle inspire à un jeune poète. Cela la flatte qu'il la désire, mais coucher avec lui serait un acte gratuit puisque de toutes les façons, qu'il la touche ou ne la touche pas, il a déjà trouvé sa source d'inspiration. "Je demeure pour lui le mystère du caché." Elisabeth est une battante qui ne pose pas d'actes gratuits. Elle me ressemble. Elle joue bien et nous ferions une bonne paire. Mais elle prend quelquefois le jeu trop au sérieux. Moi j'analyse le système et j'en applique les codes sans les respecter de l'intérieur. Je n'ai au fond de moi ni points de vue ni préjugés. Les valeurs, cela fait aussi partie des choses que j'ai oubliées. Elisabeth souffre au moins une zone de sincérité : elle n'aime pas les Noirs et vénère les mulâtres. C'est une chose de comprendre que, dans une ancienne colonie, il est de bon ton d'avoir des amitiés et des amants mulâtres. C'est une autre chose de croire sincèrement que la couleur de sa peau confère au mâle une qualité. Je comprends mal cette faiblesse. Mettre en pratique un préjugé n'oblige pas à le partager. Elisabeth et moi, nous avons couché ensemble une fois. Elle avait, par précipitation, frôlé la catastrophe sur un dossier. L'affaire était sérieuse. Elle avait minaudé pour que le chef la lui confie.